

L'IRLANDE.

ROMANCE.

A la grande Cantatrice, Rosa d'Erina.

Il est une terre embaumée,
Verte oasis de l'océan,
Corbeille toute parfumée
Qu'il berce de son flot géant ;
Terre féconde et poétique,
Où le dernier des troubadours,
Embrassant sa harpe celtique,
Mourut en chantant ses amours.

Salut, vieille terre d'Irlande,
Sol fertile en grands souvenirs !
Salut à la noble guirlande
Qui brille au front de tes martyrs !
Saluts à tes vertes collines,
A tes forêts, à ton ciel bleu !
Salut à tes femmes divines
A l'œil ardent, au cœur de feu !

Mais quelle plainte à fendre l'âme
Mêle ses lugubres accords
A l'amoureux épithalame
Que l'onde chante sur ces bords !...
Hélas ! douloureuse agonie,
J'ai vu, les yeux de pleurs voilés,
L'ange de la blonde Hibernie
Qui pleure ses fils exilés !

ACHILLE FRÉCHETTE.

Chicago, 4 octobre 1871.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Le ministre de l'intérieur, Lambrecht, est mort soudainement en s'habillant. C'était un vieil ami de Thiers. Il avait commencé à se faire connaître surtout dans les dernières années de l'empire ; il suivait presque toujours M. Thiers. Il a été remplacé par M. Casimir Périer. Les républicains sont mécontents de cette nomination.

Les élections des conseils généraux ont donné une grande majorité au gouvernement actuel. Les bonapartistes n'ont pas eu de grandes chances. Le traité de commerce entre la Prusse et la France doit être conclu à l'heure qu'il est.—On parle toujours en France de conspirations bonapartistes. Il n'y a pas de doute que plusieurs symptômes indiquent que Napoléon et ses partisans n'ont pas renoncé à l'espoir de revenir. Des candidatures significatives s'affirment, des journaux se fondent sous la direction d'hommes dévoués à l'ex-empereur. C'est ainsi que M. Clément Duvernois doit publier bientôt un journal intitulé : "L'Ordre." Si nous étions en France, nous accepterions tout, excepté l'empire.

(C'est assez de Waterloo et de Sedan.)

On a répandu dans l'armée un pamphlet qui a pour but de démontrer que ce n'est pas l'empereur mais l'opposition qui est responsable des désastres de la France. Il a été trompé ensuite, il pensait que la France était prête. C'est un empereur qui dit cela, un Bonaparte ! On dirait ces petits enfants qui, se trouvant surpris, s'écrient aussitôt : *ce pas moi qui l'a faite*. Ce cher homme, il a été trompé ! Pourquoi a-t-il été trompé ? Nous trouvons cet homme-là aussi ridicule maintenant qu'il a été imprévoyant en faisant la guerre sans être prêt. Pourtant, il est possible qu'il revienne en France à la faveur des troubles, mais il n'y restera pas longtemps. Entre Napoléon et le comte de Chambord, la partie sera vite décidée. Du moment que l'Internationale aura rendu la République impossible, le choix sera facile à faire.

Ce qu'il faut plus que jamais à la France, au monde entier, ce sont des hommes de principe et de morale et non pas des espèces d'histriens qui croient que la ruse et l'intrigue constituent seuls l'art de régner. Ce qui se passe depuis un siècle prouve que la finesse ne suffit pas à ceux qui veulent régner ; il faut revenir aux principes ; c'est vieux, mais cela seul est vrai. Il faut que la fraude, la corruption et l'irréligion finissent leur temps, ou bien le monde lui-même finira, et ce sera tant mieux.

Ce qui se passe en Europe et aux Etats-Unis est une dure leçon pour ceux qui croient que la forme du gouvernement est tout, qu'il suffit d'être républicain pour être une grande nation. Nous ne sommes pas plus admirateurs des vices de la république que des folies et des scandales de la royauté. La grande question est d'avoir un gouvernement honnête, des hommes de conscience. Nous préférons un homme ordinaire honnête à un homme de génie malhonnête.

Mais nous oublions que nous faisons une revue.

ITALIE.

La révolution fait des progrès, les dents lui poussent ; il faut que Victor-Emmanuel avance, qu'il cède à la pression des radicaux. Le jour où il résistera, on le brisera :

Les fonctionnaires italiens ont requis les bâtiments du couvent de Saint-André, près du Quirinal, comme étant nécessaires à l'extension des écuries royales. Le Collège américain, dirigé par les Jésuites et formant une dépendance du couvent de Saint-André, devra être déplacé pour permettre la réalisation du projet annoncé ci-dessous. Il paraît toutefois que le cabinet italien hésite à ratifier l'ordre donné au nom du Roi. Mais les journaux républicains reprochent vivement aux ministres leur hésitation, et demandent "comment il se fait que le roi ou ses ministres fassent halte devant les portes du couvent de Saint-André, après que leurs soldats ont canonné les portes de Rome."

On sait que le Pape a donné l'ordre à tous les couvents de la ville de Rome de ne céder qu'à la force dans leur résistance aux réquisitions du gouvernement italien.

Menotti Garibaldi est arrivé à Rome.

Plusieurs ordres religieux se préparent à partir de Rome pour s'établir en Amérique. C'est le commencement.

ANGLETERRE.

Il y a un grand travail là aussi dans l'opinion publique. L'abolition de la Chambre des Lords, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la *nationalisation* des terres sont des mesures radicales qu'il suffit de signaler pour faire voir qu'on est rendu loin, même en Angleterre, où jusqu'à présent tout allait si bien, grâce à ce qu'on était convenu de considérer comme la meilleure forme de gouvernement.

Par la nationalisation des terres on veut que l'Etat devienne seul maître des terres et qu'il puisse les louer à qui il voudra ; en sorte qu'il n'y aurait plus de propriétaires en Angleterre, il n'y aurait que des locataires.

Evidemment, le monde devient fou et barbare ; l'affreuse internationale suffirait pour le prouver, mais elle n'est pas seule. Il sera donc toujours vrai que c'est à l'apogée de la civilisation qu'on trouve le plus de vices, de crimes, de folies et de sottises. Nous attendons l'établissement du suffrage des femmes aux Etats-Unis pour croire que le monde est réellement fou.

ETATS-UNIS.

Nous venons de dire que le monde est fou, il faut avouer aussi qu'il est généreux, charitable. Il le prouve en ce moment, au secours des incendiés de Chicago. De toutes les parties de l'Europe et des Etats-Unis, on répond aux cris de détresse partis de celle qu'on appelait la "Reine des lacs." On souscrit par millions. New-York envoie tous les jours des centaines de mille piastres en argent ou en effets. Le fameux Stuart a souscrit à lui seul \$50,000. Une société commerciale de Boston en a souscrit cent mille. Le fameux colonel Fisk, le riche banquier dont l'originalité, les extravagances et les exploits financiers sont un sujet de conversation générale aux Etats-Unis, s'est distingué encore cette fois par sa manière extraordinaire de venir au secours de Chicago. Il a parcouru les rues de New-York dans son magnifique carrosse traîné par quatre chevaux, avec des affiches, invitant les gens à faire l'aumône aux incendiés de Chicago. Partout on l'accablait de dons de toutes sortes. Ce que le *Courrier des Etats-Unis* dit de lui vaut la peine d'être reproduit :

"James Fisk fait des prodiges ; c'est bien l'homme le plus étonnant qu'il soit. A six heures et demie du matin, avant-hier, il était à l'embarcadere No. 30, au pied de la 23me rue, faisant mettre à bord 700 colis qui arrivaient de Boston. Pendant qu'on pressait le chargement, de nouveaux ballots, des caisses, des paniers, s'accumulaient incessamment ; des femmes élégantes en voitures, des gens à pied chargés de fardeaux, des charrettes d'express, des wagons de commerce, accouraient au rendez-vous de la charité ; il y avait de tout dans ce qu'ils apportaient, des vêtements, des provisions, des conserves, des viandes préparées, des nouveautés, des couvertures, des matelas, des chaises, du poisson salé. Quand tout fut à bord du *ferry-boat*, James Fisk sauta sur le bateau-mouche *Houston*, et fut en un clin d'œil de l'autre côté de l'Hudson, à Jersey City, où tous ses hommes, tous les employés du dock et du dépôt travaillaient comme des castors. Il y avait une foule immense regardant charger le train, et encourageant les travailleurs par d'incessantes bordées de *hurrahs* ! Quand Fisk arriva, ce fut une explosion indescriptible. Onze mille colis furent mis à bord du train, et à 4 h. 45, quand tout fut plein, que les sept wagons furent bondés :

"Sam, êtes-vous prêt ?" cria Fisk.

"Prêt, colonel, répondit le mécanicien.

"En route !"

Et la vapeur siffla et le train partit. Vingt-cinq minutes après, à 10 h. 10, il était à Paterson, 18 milles. "Je parie, avait dit Fisk à quelqu'un près de lui qu'à 10 h. 35 ils seront à Suffren. A 10 h. 34 un télégramme arrivait de Suffren : "le train passe" ; 34 milles en 50 minutes ; et ainsi d'un bout à l'autre de la route, à raison de 40 milles à l'heure. Les dispositions étaient prises pour que la voie fût libre partout et les relais prêts. A chaque station le télégraphe marquait l'heure, la minute du passage, en avant et en arrière ; au tableau-bulletin du bureau de l'Erie, dans Broadway, il y avait foule toute la journée pour suivre le progrès du train. Sur la route, les populations averties se portaient en masse ; aux stations le peuple accourait, les drapeaux flottaient, les cloches sonnaient, et des cris étourdissants s'y mêlaient. Les braves gens essayaient de jeter des paquets à bord au passage. Aux gares, des pyramides de caisses, de sacs, de barils, de paniers, de colis, attendaient qu'on les prit et grossissaient de minute en minute. C'était un entrain, une émulation, un enthousiasme saisissant."

L. O. DAVID.

LES RUINES DES TUILERIES.

Nous avons déjà donné la description des Tuileries dans le No. 27. Nous reproduisons aujourd'hui le squelette de cet antique palais des rois de France. Voici comment un écrivain français décrit ces ruines :

"Rien ne reste que des écroulements lugubres. Des statues se tiennent dans leurs niches, les pieds ou les bras brisés, comme des soldats après la bataille. Un demi-dieu manchot fait face à quelque muse décapitée. C'était là le vestibule du palais ; en haut, au premier étage, la salle des maréchaux étalait ses pompes et ses dorures. On y arrivait par cet escalier de pierre, écroulé maintenant, et dont quelques marches encore se tiennent debout comme par un paradoxe d'équilibre instable. En levant les yeux vers cette salle, on aperçoit quelques pans de murailles à demi consumés, des lambeaux de décorations, des tronçons de cariatides dorées, — copiées sur celle de Jean Goujon, qu'on voit au Louvre ; — la place où étaient encadrés les portraits des généraux de l'empire, les restes des trophées d'armes de Hubert. Et, comme par une ironie suprême, on peut lire dans des cartouches d'or, entourés encore de casques, de carquois ou de glaives, des noms des victoires, qui produisent ici je ne sais quelle funèbre antithèse : en se tournant vers le Carrousel, *Austerlitz, Marengo* ; en regardant du côté du pavillon de Flore, la *Moskov* ; puis ce nom vengeur, que la flamme a laissé sur ses murailles, comme une consolation rétrospective et comme un espoir : *Iéna*.

FAITS DIVERS.

Il y a à peu près deux mois, le colonel Downing, chef de la tribu Cherokee, a épousé Mlle Ayers, une riche philadelphienne. Ce mariage respire un certain parfum romanesque. Mlle Ayers a rencontré, il y a une douzaine d'années, dans la ville des Quakers, le jeune et brave chef (qui alors était marié et n'a enterré sa moitié cherokee qu'au mois de janvier dernier), et ressentit de suite pour lui une véritable affection. Sous prétexte de travailler pour l'avancement moral et intellectuel des Cherokees, elle alla fixer sa résidence à Talequah, où elle a toujours demeuré depuis. Elle adopta le jeune Lewis Downing, enfant d'une rare intelligence, et s'occupa à son éducation avec plus d'assiduité que le ferait une mère. Enfin, le ciel a daigné récompenser une telle persévérance en retirant Mde Downing de ce monde et, après le temps exigé par les convenances, le colonel a conduit à l'hôtel sa fidèle admiratrice.

En 1868, un jeune homme de Galveston, Texas, et qui a horreur des femmes d'une haute stature, épousa une belle enfant de treize ans qui, quoique petite, paraissait en avoir dix-huit. Les choses en restèrent là pendant deux années, mais madame commença peu à peu à grandir et à prendre de telles proportions de tambour-major, qu'elle mesure aujourd'hui 6 pieds 4 pouces tandis que son chétif compagnon lui arrive à peine à l'épaule. Cette excentricité de la nature découragea complètement notre homme, et après avoir consulté un médecin sur les moyens artificiels à prendre pour augmenter sa taille, voyant que toutes les ressources de l'art ne parviendraient jamais à lui faire atteindre les 6 pieds et 3 pouces de sa colossale compagne, il quitta le toit conjugal de dépit et est allé se faire guerillero au Mexique.

UN EXEMPLE POUR LES VIEUX GARÇONS.—Une véritable trouvaille : extrait d'un journal anglais, *Matrimonial News* :

Un célibataire de bonne famille, âgé de 85 ans, hauteur cinq pieds six pouces, ayant une belle tournure, des yeux noirs, un teint frais, une épaisse chevelure argentée, des dents admirables désire beaucoup épouser une dame au-dessous de trente ans ; mais il faut qu'elle soit de taille moyenne, aimable, intelligente, musicienne accomplie, chanteuse consommée, très-jolie, blanche, grassouillette, avec des mains, des pieds et des épaules irréprochables. On ne tient pas à la fortune ; le but est le bonheur.

Quatre-vingt-cinq ans... un bonheur court alors ?

MORT DE FAIM.—Nous lisons dans le *Daily News* de Londres : Une de ces terribles plaies qu'engendre notre civilisation a été mise à nu, samedi dernier, dans une enquête présidée par le docteur Hardwicke, député-coronier pour le Central-Middlesex.

Un petit enfant de neuf mois, confié à des mains étrangères, vient de mourir de faim, d'après la déclaration du médecin de la paroisse.

Son père, qui n'était âgé que de dix-sept ans, et qui n'était jamais allé le voir, n'avait jamais contribué d'un penny aux dépenses de son entretien.

L'enfant avait été mis en pension chez une femme qui demeurait dans une cuisine souterraine, humide et sans air. Sept êtres humains des deux sexes vivaient ensemble dans cette pièce, qui était le parloir, la salle de réception et la chambre à coucher de tout le monde.

La mère et la nourrice, accusées d'homicide, ont été appelées devant un jury.

MYSTERIEUX.—En ouvrant la porte de sa maison, à sept heures ce matin, le major Futvoye a trouvé dans le tambour une coiffure d'homme avec habit, veste et une paire de bottes. Inventaire fait du tout, il y avait dans les poches de ces hardes une montre, une médaille de tempérance sur laquelle était gravé le nom de James Cavis, et une quarantaine de piastres tant en papier-monnaie qu'en espèces. On se perd en conjectures sur ce mystérieux dépôt ; personne dans la maison n'a eu connaissance de quoi que ce soit qui puisse mettre sur la trace de cette aventure nocturne.—*Courrier d'Outaouas*.

UN FILS MODÈLE.—On peut se souvenir qu'il y a quelques mois un certain John McGoldrick, demeurant au No. 161, Bowery, séduisit une jeune fille, nommé Blesson, et qu'ayant ensuite refusé de tenir la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser, il fut attaqué en pleine rue par Hugh Blesson, père de la jeune personne, qui lui tira deux coups de revolver sans l'atteindre. Arrêté immédiatement après, Blesson fit le serment, dut-il être pendu, de tuer McGoldrick, "attendu que c'est un être trop vil et méprisable pour le laisser vivre parmi les honnêtes gens."

A cette occasion, un procès eut lieu devant la cour des Sessions spéciales. Dans ce procès, McGoldrick sembla prendre à tâche de justifier la triste opinion émise sur son caractère par Blesson. Non content, en effet, de persister dans son refus d'épouser la jeune fille qu'il avait séduite, il ne craignit pas de lancer contre elle d'odieuses accusations que les témoignages entendus prouvèrent être autant de calomnies.

La conduite de John McGoldrick suscita contre lui un sentiment général d'indignation et de dégoût qui se fit jour jusque dans sa propre famille. Son père, William McGoldrick, ne lui cacha pas l'horreur que lui inspirait ses lâches procédés, et de ce jour les relations furent plus que froides entre le père et le fils.

Samedi soir, William McGoldrick, qui tient un débit de viande au Washington Market, ayant rencontré son fils à quelques pas de son établi, le pria, s'il n'avait rien à faire, de venir l'aider un moment dans son commerce, en ajoutant qu'il partagerait avec lui les bénéfices de la soirée. John répondit : "Dépêchez-vous de partir d'ici. Je reste à mes affaires, allez aux vôtres. Je ne veux avoir rien de commun avec vous." Commencée sur ce ton, la conversation s'échauffa, et bientôt John, exhibant un revolver, tira sur son père. Il le manqua et l'ajusta une seconde fois, quand William, se voyant en danger de mort, ne laissa pas à son fils le temps de lui envoyer une seconde balle et le frappa d'un coup de couteau au-dessous de l'épaule. Toutefois, le coup, porté mollement, ne fit que déchirer les vêtements et écorcher la peau. Sur ces entrefaites, des voisins intervinrent et séparèrent les deux combattants, qui furent aussitôt déposer une plainte l'un contre l'autre.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

NAISSANCE.

A Marieville, le 29 sept., la dame de F. E. Rainville, écrivain, marchand, un fils.

DÉCÈS.

A Québec, le 1er du courant, à la résidence de son gendre, à l'âge de 56 ans, Dame Marie-Lucie Lacombe, épouse de J. B. Dutil.